

# Tigre en bois

Texte de Marie Colmont

Le Tigre dont je vais parler ne rôdait pas dans la jungle, et il ne rugissait jamais pour annoncer qu'il avait faim. Parce qu'il était en bois.

C'était un petit morceau de chêne découpé, long comme une main de jeune fille, du poignet jusqu'aux ongles. Quatre pattes basses, une queue trainante, un fin corps plat, une grosse tête ronde, des oreilles couchées en arrière qui donnent l'air très méchant, tout ça était en bois, peint au vernis jaune et au vernis noir, avec un petit coup de ripolin blanc sous le ventre ; pour qu'il tienne debout, on avait cloué le Tigre sur une planchette verte qui figurait une prairie.

Un tigre en bois dans une prairie en bois, sur le coin d'une table en bois, quelle tristesse !

Il s'embêtait, ce Tigre, c'est forcé.

On le soulevait de temps en temps par le milieu du ventre pour lui mettre des papiers sous sa prairie (ai-je pensé à dire que c'était un presse-papier ?). Mais à part ça, personne ne lui parlait, personne ne s'occupait de lui, et comme son cœur était tendre, le soir, souvent, il lui arrivait de ne pas pouvoir s'endormir tant il avait de chagrin.

En face lui, de l'autre côté de la table, était assis, les trois quarts de la journée, un monsieur avec une barbe : c'est ce monsieur qui lui faisait faire la sentinelle en équilibre sur des papiers, après que lui-même avait griffonné dessus des quantités de mots avec des ratures et des taches.

Et quand je vous aurai dit que le monsieur à barbe était un écrivain qui écrivait des histoires, et que c'était son petit garçon qui lui avait donné le Tigre en revenant d'une villégiature en Suisse, je crois que vous en saurez autant que moi.

Pas tout à fait pourtant, car j'oublie ceci : où le petit garçon avait-il trouvé le Tigre en Suisse ?

Il l'avait acheté dans une ferme, à un autre petit garçon un peu plus grand que lui qui gardait les troupeaux dans les pâturages et qui, pour se distraire, un jour, avait fabriqué le Tigre dans un morceau de bois avec son petit *coutiau*.

Eh bien ! voilà, maintenant on peut tout dire : le Tigre s'ennuyait de son berger !

Il s'ennuyait si fort, si fort, qu'un soir le bouquet de Pois-de-Senteur qui était à l'autre coin de la table se mit en colère :

— Assez, à la fin ! Tu nous casses la tête avec ton désespoir ! Karacrac ! Brédedex ! File, et qu'on ne te revoie plus !

Comment cela se passa-t-il, je ne me charge pas de l'expliquer. Est-ce que les Pois-de-Senteur étaient fées ? Est-ce la Lune qui fondit le ripolin vert ?

Toujours est-il que les pattes du Tigre se levèrent de la planchette, une après l'autre, et qu'il se mit à marcher sur la table.

Et plus il marchait, plus il grandissait : quand il sauta sur le fauteuil, il était déjà gros comme un petit chat ; quand il arriva sur le plancher, il était gros comme un gros veau ; et quand il passa par la fenêtre (en fracassant trois pots de géranium), il était gros comme un vrai tigre.

Et la nuit se referma sur lui...

Où il allait, le Tigre ?

Voyons, il allait retrouver son berger ! Ce fut un voyage mémorable, vous savez. C'est très loin, la Suisse.

Le Tigre marchait la nuit et se cachait le jour, pour ne pas faire peur aux personnes sur les routes.

Comme il ne savait pas lire, les poteaux des carrefours ne lui servaient à rien ; il relevait seulement son gros mufle, comme ça, dans le sens du vent, et il trouvait la bonne direction ; sans doute se rappelait-il qu'en Suisse, ça sent le fromage de chèvre et la gentiane ; peut-être aussi qu'avec ses fines oreilles, il entendait tinter les cloches au cou des vaches.

Bref, un beau soir il arriva. Il arriva sur la montagne, là où il n'y avait pas de cailloux, ni de neige, ni de glace, mais simplement de la prairie (plus verte que la planchette !) avec dedans, des fleurs qui sentent bon et des abeilles.

Le petit berger était là, soufflant dans une flute. Il ne dit trop rien en voyant arriver le Tigre, parce qu'à ces hauteurs-là on a l'habitude de ne pas s'étonner beaucoup, et aussi parce qu'il avait le cœur simple. Il caressa beaucoup le Tigre, qui se coucha à ses pieds ; et une vie très heureuse commença. Et la nuit se referma sur eux...

Hélas ! Ça ne dura pas longtemps. De voir circuler autour de lui toute cette viande qui était des vaches, des veaux, des chèvres, des moutons, le Tigre se rappela qu'il était Tigre et il eut envie de la manger.

Naturellement, il n'en fit rien : il savait bien que cela aurait ennuyé terriblement son ami le berger. Mais il en bavait tout le jour, le malheureux, et la nuit il en avait des cauchemars. Un de ces jours, il se jetterait sur une bête innocente et la mangerait toute crue, c'était sûr !

Il préféra partir.

Il s'en revint donc comme il s'en était allé, sans s'arrêter aux poteaux des carrefours, et levant seulement son mufle, comme ça, pour chercher dans le vent l'odeur de sa maison (pipe et géranium).

Et naturellement ce fut par un soir de Lune – de pleine Lune, – qu'il retrouva sa fenêtre.

Quand il sauta sur le parquet, il était encore gros comme un gros veau ; sur le fauteuil, ce n'était déjà plus qu'un petit chat ; et quand il apparut sur la table, il était redevenu... un petit Tigre en bois posé sur des papiers !

Alors l'histoire triste va recommencer, et le pauvre Tigre va s'ennuyer encore, tout seul, sans personne pour l'aimer ? Mais non ! L'écrivain, maintenant, est devenu très gentil. Le soir où le Tigre est revenu, il a reniflé d'abord dans sa barbe, puis il a regardé la Lune d'un drôle d'air, et aussi un nouveau bouquet de Pois-de-Senteur qui était là depuis le matin. On aurait dit qu'il comprenait toute l'histoire. Après, il a posé sa grosse main sur le Tigre et il a dit, tout simplement :

— Te voilà donc de retour, mon petit compagnon ?

Ça faisait chaud au cœur, de l'entendre. Tous les soirs, maintenant, c'est pareil : deux petits mots, une caresse, tout le monde va se coucher content.

Il faut si peu de chose pour rendre heureux un pauvre Tigre en bois !